

*Bibliothèque numérique*

**medic@**

**[Bruhier d'Ablaincourt, Jacques].  
Mémoires pour servir à l'histoire de la  
vie de M. Silva**

*S.l., s.n., [1744].*

*Cote : 90945*



**(c) Bibliothèque interuniversitaire de médecine (Paris)**  
Adresse permanente : <http://www.bium.univ-paris5.fr/hist/med/medica/cote?90945x21x07>



# MEMOIRES

POUR SERVIR  
A L'HISTOIRE DE LA VIE  
DE

*M. SILVA.*



JEAN-BAPTISTE SILVA,  
nâquit à Bordeaux le 13  
Janvier de l'année 1682.  
Son pere, qui pendant plus de  
soixante ans y exerça la Médecine  
avec distinction, lui donna une  
éducation conforme aux vûes qu'il  
s'étoit proposées. Il en vouloit  
faire un Médecin; & , instruit par  
Hippocrate, & l'expérience, de  
la multiplicité de connoissances  
que demande cet état, des diffi-

A ij



cultés inséparables de l'exercice de la Profession , & de la briéveté de la vie , il ne négligea rien pour tirer parti de bonne heure des heureuses dispositions qu'il trouva dans son fils. On peut juger par le succès des attentions du pere si le fils y répondit. Il passa Docteur à Montpellier au mois de Février 1702 , n'étant alors âgé que de dix-neuf ans.

Le bonheur qu'il eut d'y prendre les leçons d'un Professeur , dont la réputation ajoutoit encore à celle de cette célèbre Université , ne contribua pas peu aux succès qu'il eut dans ses actes publics , & particuliers , & même à l'estime universelle qu'il s'acquit par la suite. Aussi M. Chirac , appelé à Paris pour y remplir successivement les places les plus éminentes où il pût prétendre , vit-il toujours avec une complaisance égale à la reconnoissance de

son Disciple , les fruits heurcux  
de ses sçavantes instructions.

Le désir de se perfectionner  
dans sa Profession , déterminâ M.  
Silva , dès qu'il fut Docteur , à  
chercher les connoissances dans  
leur source. Il vint à Paris , s'at-  
tacha à M. Helvetius , pere de  
celui qui répond si dignement à  
la confiance dont la Reine l'hon-  
nore. M. Helvetius trouvant dans  
le jeune Docteur une capacité  
fort au-dessus de son âge , & les  
plus heureuses dispositions , crut  
ne pouvoir mieux faire que de  
l'aider de tout son pouvoir. Na-  
turellement porté à faire plaisir  
à tout le monde , que ne devoit-  
il point entreprendre en faveur  
du mérite éclatant ? Il fit con-  
noître chez ses Malades celui de  
M. Silva ; il se déchargea sur lui  
d'une partie des affaires dont il  
étoit accablé ; & l'application in-  
fatigable de l'Eleve , justifiant les

éloges du Protecteur , lui acquit bien-tôt la confiance directe de ceux qu'il ne traitoit d'abord que sous des auspices étrangers.

Il est à propos de remarquer qu'en arrivant à Paris , M. Silva n'ambitionna point de se jeter dans la pratique. Il crut devoir faire une étude particulière de la Chimie , de la Pharmacie , & de la matiere Médicinale ; ce qui lui fit prendre un logement chez un Apotiquaire célèbre. Les progrès qu'il fit dans ces sciences ont été constatés par les succès d'un ouvrage anonyme qu'il composa dans ce tems , & dont il n'a jamais voulu dire le titre à ceux-mêmes en qui il avoit le plus de confiance.

L'application, & les progrès que l'Apotiquaire remarquoit dans M. Silva , en lui acquérant l'estime de son hôte , produisoient un effet très-désavantageux à un jeune

homme à qui M. Silva étoit fort attaché. L'Apotiquaire avoit un fils dans lequel il auroit souhaité voir autant d'ardeur pour se perfectionner dans sa profession, qu'il en voioit au jeune Docteur, à qui les connoissances qu'elle demande étoient bien moins nécessaires. M. Silva, aiant inutilement employé ses bons offices en faveur du fils, s'avisa d'un expédient assez singulier pour justifier en quelque maniere l'indifférence du fils pour sa Profession. Il composa sous le nom du fils un Ouvrage de littérature, qui a aussi été imprimé anonyme, & débité avec succès, s'imaginant que le pere auroit quelque indulgence pour son fils, en considération de l'objet qui divertissoit son attention. Cette ruse produisit son effet. Il n'est donc point étonnant que M. Silva ait gardé un secret impénétrable sur le titre de ce second Ouvrage.

A iiij



Dès qu'il eut acquis dans la Chimie, la Pharmacie, & la matière Médicinale, les connoissances qu'il crut nécessaires, M. Silva se tourna tout entier du côté de la pratique. Rien ne pouvoit le détourner de l'application qu'il y donnoit. Elle lui faisoit éviter toutes les relations qui pouvoient l'en distraire. Il y avoit déjà longtemps qu'il occupoit un appartement dans la maison de M. Prevost, Procureur au Châtelet, sans qu'il eut profité de l'accès qu'y trouvoient les gens de mérite, & d'honneur, lorsqu'un Pensionnaire, extrêmement recommandé à M. Prevost, à qui d'ailleurs il suffisoit qu'on demeurât chez lui pour avoir droit à toutes ses attentions, fut attaqué pendant la nuit d'une pleurésie extrêmement aigue. Le prompt secours dont le Malade avoit besoin, le fit chercher dans l'endroit le plus proche. On pria

M. Silva de descendre. Il n'eut garde de laisser échapper l'occasion de former une liaison qu'il avoit regretté plus d'une fois d'avoir négligé. Ses soins furent heureux , & le Malade guérit promptement.

Entre autres enfans M. Prevost avoit une fille qui réunissoit les avantages des agrémens extérieurs avec la bonté du caractère , & la délicatesse de l'esprit. Il faut souvent moins d'attraits pour captiver le cœur d'un jeune homme. Aussi M. Silva lui rendoit-il toute la justice qu'elle méritoit , autant par sentiment , que par raison. Il la demanda en mariage. Les espérances d'un établissement avantageux , fondées sur un mérite distingué , étoient alors son unique bien. Aussi lorsque M. Prevost lui demanda sur quoi il assigneroit le douaire de la future , répondit - il , sans se



décontenancer, *sur les brouillards de la Seine*. M. Prevost, homme d'esprit, démêlant une vérité constante dans cette expression triviale, employée par un Médecin dont la réputation commençoit à s'établir, & une sécurité pour l'avenir qui lui parut de bon augure, trouva le fond assez solide pour passer sur le peu de fortune actuelle de M. Silva. Il lui accorda donc sa fille, & le mariage fut célébré le . . . .

1710.

M. Silva s'étoit peu embarrassé jusques alors d'acquiescer le droit d'exercer librement la Médecine à Paris. Mais son changement d'état demandoit des vûes nouvelles. D'ailleurs il ne vouloit point déplaire à M. Fagon, alors Premier Médecin, qui soutenoit avec chaleur les privilèges de la première Faculté du Roiaume, dont il faisoit lui-même partie. M.

Silva se mit donc sur les bancs, & reçut le Bonnet de Docteur à la fin de sa licence en 1712. Il seroit étonnant qu'il se fut fait moins d'admirateurs dans les examens, & Theses, qu'exigent les Statuts de la Faculté de Paris, qu'il n'en avoit eus à Montpellier. Aussi s'il se trouva fort honoré d'être associé à ce Corps illustre, ce Corps se félicita-t'il de l'acquisition qu'il avoit faite.

Ce nouveau grade contribua encore à le faire connoître. Le connoître, & l'estimer étoit la même chose. Cependant il étoit toujours renfermé dans les bornes étroites d'une pratique purement bourgeoise. Mais une cure d'éclat devoit bien-tôt le produire dans le grand monde.

Il avoit ci-devant guéri d'une passion iliaque survenue ensuite d'une couche, la femme d'un Peintre, connu à Paris par un

grand nombre de Portraits ; M. Fontaine. Une Dame d'une naissance illustre , attaquée du même mal dans les mêmes circonstances , épuisoit inutilement la science des Médecins les plus célèbres. Sa Garde , qui l'avoit été de la Dame Fontaine , dans le tems que M. Silva l'avoit guérie , conseilla à la Malade d'avoir recours à ses lumières. On eut d'abord beaucoup de peine à y consentir. Quelle espérance concevoir des soins d'un jeune homme qui n'a point d'équipage , quand les Médecins les plus célèbres sont en deffaut ! Cependant l'accident devenant de plus en plus redoutable , on consentit de voir M. Silva ; & la judicieuse application qu'il fit des remedes , aidée de la confiance que la Garde avoit inspirée à la Malade , passa les espérances qu'on avoit osé concevoir.

Il fuffit de connoître la façon de penfer des gens de qualité pour juger de l'effet que produifit cette cure. Il leur fut permis d'avoir recours à M. Silva fans fe compromettre. Auffi , M. le Duc de Beauvilliers étant tombé malade à Arras , fit-on partir en toute diligence M. Silva pour aller à fon fecours. En arrivant il trouva le Malade fans connoiffance. Tous les Médecins de la Ville affemblés dans fa chambre , & intimement perfuadés qu'il touchoit à fes derniers momens , témoignèrent à M. Silva le regret qu'ils avoient de ce qu'il venoit fi tard à leur fecours. Après un mur examen il fut d'avis qu'on faignât le Malade au pied. Soit que les Médecins ne fuflent point encore revenus de leur prévention contre ce remede , ou qu'ils fuflent perfuadés de fon inutilité dans les circonftances , ils s'y oppose-

rent d'abord , & ne se rendirent qu'à l'autorité de Celse , qui conseille d'emploier plutôt un remède douteux , que de livrer le Malade à une mort infaillible. Ils regardoient donc attentivement couler le sang du Malade , comptant toujours que son évacuation ne feroit que hâter la fin de sa vie. On peut juger de leur étonnement lorsque sa tête se dégagea , avant même que la veine fut fermée. Une seconde saignée , faite sans opposition , aiant mis le Malade à l'abri du retour de ce dangereux accident , & les mesures pour la suite étant bien concertées , M. Silva revint à Paris couvert d'une gloire nouvelle , & avec un nouveau droit à la confiance des gens de qualité.

Il ne tarda pas à recueillir des fruits glorieux , & utiles , des cures qu'il fit des personnes distinguées de la Cour , & de la Ville. Sa

réputation déjà établie en 1721. le fit appeller par M. le Duc d'Orléans, Régent, dans les Consultations qui furent faites au Château des Thuilleries sur le danger où le Roi se trouvoit alors. La saignée du pied, qui avoit si bien servi M. Silva dans la cure du Duc de Beauvilliers, ne lui manqua pas dans cette occasion importante. Ce remede, qu'il conseilla comme le plus jeune des Consultans, aiant été adopté par les autres, lui procura la gloire de rendre à la France un Roi l'objet de ses inquiétudes, & de ses alarmes, qui lui marqua son estime, & sa reconnoissance, par un Brevet de quinze cens livres de pension, dont il le gratifia.

Les succès brillans excitent plus communement l'envie qu'une noble émulation. M. Silva avoit donc des ennemis. Ils s'imaginèrent avoir trouvé en l'année 1723



une occasion favorable de lui nuire, peut-être même de le perdre. Ils n'eurent garde de la laisser échapper. Il régnoit alors à Paris une petite vérole épidémique du caractère le plus malin. Il mourut entre les mains de M. Silva quelques personnes de considération. On en accusa la pratique, prétendue nouvelle, qu'il vouloit introduire. Ces bruits injurieux passèrent jusqu'à la Cour, & M. Dordart, alors Premier Médecin, écrivit à M. Silva pour s'éclaircir de la vérité. C'est ce qui lui donna lieu de composer ses Observations sur la petite vérole, Ouvrage également digne d'un Médecin savant, & judicieux, & d'un exact Observateur. Aussi ferma-t'il la bouche à l'imposture.

Deux Princes du Sang avoient été attaqués de cette cruelle maladie, Monseigneur le Duc, Louis Henri de Bourbon, Prince de Condé,

Condé, & Monseigneur le Prince de Conti ; tous deux avoient été traités par M. Silva, & tous deux guéris. Le danger imminent auquel le premier de ces Princes avoit été arraché, ne demandant rien moins qu'une confiance sans réserve, il lui fit l'honneur de le choisir pour son premier Médecin. M. Silva fils est en état de fournir des preuves authentiques que cette confiance ne s'est jamais démentie tant de la part de Monsieur le Duc, que de toute la Maison de Condé ; puisqu'il peut représenter deux Brevets, chacun de mille livres de pension viagère, l'un a lui accordé en 1730. par forme de donation entre vifs, par S. A. S. Madame Louise de Bourbon, veuve de Louis de Bourbon, Prince de Condé, connue dans le monde sous le nom de Madame la Duchesse, en considération des services de son pere ;

B

l'autre accordé au pere en 1734, & reversible au fils; sur la Commission de Garde des Archives de la maison du Roi.

Ces marques honorables des bontés de la Maison de Condé n'ont point lieu de surprendre, si l'on se rappelle ce que Monsieur le Duc, faisant alors les fonctions de Premier Ministre, engagea le Roi à faire en faveur de M. Silva. M. Boudin aiant été attaqué en l'année 1724. d'une maladie qui l'empêchoit de faire les fonctions de Médecin Consultant du Roi, M. Silva obtint de M. Boudin sa démission, à condition qu'il continueroit de jouir jusqu'à sa mort des appointemens qui y sont attachés, & qu'après lui on feroit une pension viagere à une niece qu'il aimoit tendrement. Ces arrangemens pris, bien que la place de Médecin Consultant ne soit qu'une commission,

le Roi agréa la démission de M. Boudin , aux conditions stipulées , & fit à M. Silva l'honneur de lui conférer cette dignité.

En conséquence la pension de quinze cens livres qu'il lui avoit accordée en 1721 auroit dû être éteinte ; mais , trop content de ses services pour rien diminuer de ses faveurs , le Roi transporta cette pension à la Dame Silva , par Brevet du 30 Septembre 1729. On remarquera à propos de ce Brevet , que , cette Dame étant morte , le Roi , toujours favorablement disposé en faveur du pere , en consentit le transport sur la tête du fils.

Depuis que M. Silva eut été nommé Médecin Consultant du Roi , il lui donna de nouvelles preuves de son zèle , & de sa capacité ; & la Reine en ressentit les effets , lorsqu'elle fut malade en 1726.

Tant d'heureux succès de la pratique de M. Silva rendirent son nom célèbre , non seulement en France , mais dans les Païs Etrangers. Un Prince , que ses vertus ont rendu les délices de la France , dans le tems que ses disgraces l'ont obligé d'y chercher un azile , le Sérénissime Electeur de Baviere , Maximilien - Emmanuel Marie , attaqué d'une maladie des plus graves , eut recours à ses lumières. Il le fit d'abord consulter sans lui faire confidence de la dignité du Malade. On avoit pris les mêmes précautions avec M. Chirac qui fut consulté dans le même tems. Ces Consultations sont imprimées dans un Recueil de Dissertations & Consultations Médicinales qui vient de paroître. Celle de M. Silva fut si goûtée de ceux qui avoient la confiance de l'Electeur , que ce Prince fit demander au Roi la permission de faire venir M.



Silva à Munich. Il y resta un tems assez considérable, & procura à l'Electeur tout le soulagement qu'il avoit droit d'espérer dans sa situation. Ce Prince content du zele de M. Silva, & du succès de ses soins, le rendit à ses devoirs, & à sa Patrie, comblé d'honneurs, & de présens.

On a vu jusqu'à présent M. Silva occupé d'une gloire qui ne survit pas long-tems à ceux qui l'ont acquise. A peine en effet connoît-on de nom les Médecins qui ont eu le plus de réputation dans le tems qu'ils fesoient les délices des Potentats auxquels ils étoient attachés. La noble passion de se survivre à lui-même, & de se rendre utile à la société, lors même qu'il n'en feroit plus partie, détermina M. Silva à donner au Public les fruits de son expérience, de ses lumières, & des momens qu'il pouvoit déro-



ber à un exercice continuel de sa Profession. Il publia donc en 1727 un *Traité de l'usage des différentes sortes de saignées, & principalement de celle du pied*. On ne s'attend point sans doute d'en trouver ici l'analyse. Car outre qu'il est suffisamment connu, il mérite bien d'être lû en entier par ceux qui ne le connoitroient pas.

Il eut le sort de tout ce qui paroît avec éclat. Les éloges flatueux que lui donnerent la Faculté de Médecine de Paris, & des Médecins Etrangers du premier ordre, tels, par exemple, que le célèbre Boerhaave, des traductions en plusieurs Langues, des contrefactions qui en furent faites en différens pais, ne le mirent point à l'abri des critiques. Mrs Hecquet, Chevalier, Senac, Médecins, Quesnay, Chirurgien, écrivirent contre ses principes, & sa pratique, dans le commen-

cement que l'Ouvrage parut. Depuis ce tems M. Tralles, Médecin d'Uratiflaw en Silesie, M. Martin, & depuis peu, quoi qu'indirectement, M. Gourraigne, Professeur à Montpellier, l'ont attaqué. C'est dommage, sans doute, que les occupations de M. Silva, qui se multiplioient tous les jours, & la fin de sa vie qu'il trouva dans un âge où l'on a tout lieu d'espérer d'en voir prolonger le cours, ne lui aient point permis de dégager la parole qu'il avoit donnée solennellement de faire une nouvelle édition de cet Ouvrage, qui contiendrait la réponse à toutes les objections qui lui avoient été faites par ces différens adversaires. Au reste ses occupations ne l'empêchoient pas d'y travailler de tems en tems, & l'on a trouvé après sa mort beaucoup de morceaux découfus, qu'il comptoit employer dans la seconde

B iiiij

édition , mais qui demandent tellement à être placés par la main de l'Auteur , qu'il n'y a que lui qui puisse en tirer parti. Quoi qu'il en soit , on croit pouvoir assurer sans témérité que l'Ouvrage , tel qu'il est , passera aux siècles reculés.

L'Année qui suivit la publication du Traité de l'usage des Saignées mérita de nouveaux lauriers à M. Silva. Les plaintes qu'on avoit faites contre sa pratique dans le traitement de la petite vérole épidémique de 1723, n'empêcherent pas le Roi attaqué de cette maladie en 1728 de l'honorer de la même confiance que par le passé , & d'avoir lieu de s'en louer. Depuis ce tems Sa Majesté n'a pris part à la santé de personne , sans souhaiter que M. Silva l'aidât de ses conseils , & c'est en partie à leur prudence que nous avons obligation des jours

d'un Prince également propre ,  
& destiné , à faire notre bonheur ,  
ou celui de nos neveux.

Le Roi qui partageoit la joie  
que répandoit dans tout le Roiaume  
l'heureuse convalescence de  
Monseigneur le Dauphin , vou-  
lant donner à tous ceux qui y  
avoient contribué des marques de  
son estime , eut la bonté de leur  
en laisser le choix. M. Silva , qui  
avoit rejeté l'honneur qu'on vou-  
loit lui faire en lui présentant une  
Généalogie qui le fesoit descen-  
dre de la Maison de Silva , famille  
distinguée de Portugal , Roiaume  
dont il est originaire , qui s'étoit  
contenté de répondre modeste-  
ment au Duc de Silva , qui lui  
avoit marqué dans une Lettre  
qu'ils étoient parens , que cet  
honneur le flatteroit infiniment  
s'il croioit qu'il eut un fondement  
réel , mais qu'il se bornoit à faire  
de son mieux pour n'en être pas

indigne ; M. Silva, dis-je, mettant à profit la complaisance du Roi, supplia Sa Majesté de lui accorder des Lettres de Noblesse. Elles furent expédiées pour lui & sa postérité, au mois de Février 1738. On lui donna pour armes un écu d'azur, un dauphin d'argent, & une bordure d'or, semée de fleurs de lis d'azur, cet écu timbré d'un casque de profil, & orné de ses lambrequins d'or, d'azur, & d'argent.

C'est de ce titre authentique que sont tirés les principaux traits que contiennent ces Mémoires. Ces Lettres rappellent encore entre autres choses honorables à M. Silva que plusieurs Souverains de l'Europe l'ont honoré de leur confiance, & ont toujours éprouvé combien il en étoit digne, que né avec les plus heureuses dispositions cultivées par une étude assidue, & un travail



sans relâche , il en a fait depuis trente-cinq ans ressentir les avantages au Public ; que , jaloux de multiplier ses secours , il a formé des sujets qui commencent à partager avec lui cette confiance générale qu'il a si justement acquise.

Il n'y a rien dans ces éloges que le Public ne sache parfaitement , si ce n'est le nom des Princes Souverains qui ont honoré M. Silva de leur confiance. On a remarqué ci - devant qu'il fut appelé à Munich par l'Electeur de Baviere ; on ajoutera ici que S. A. R. Monseigneur le Duc de Lorraine lui fit l'honneur de le consulter , & que la Czarine Catherine le souhaita pour son premier Médecin , & lui fit proposer des avantages assez considérables , pour tenter une personne moins attachée que lui à la Famille Royale , & au Pais auquel



il devoit sa naissance , sa réputation , & sa fortune.

Quelque versé que fut M. Silva dans la connoissance de l'Anatomie , de la Chimie , de la Pharmacie , &c. comme ses occupations ne lui laissoient que le tems de profiter des découvertes des autres , dont il paioit souvent la confiance par les conséquences lumineuses qu'il en tiroit , & qu'il ne vouloit point entrer dans une Compagnie sans remplir les obligations que contractent ceux qui la composent , il jugea que ses occupations lui fermoient l'entrée des compagnies savantes , qui , sans bannir les raisonnemens qu'elles se font une loi de ne point adopter , se restreignent à amasser des faits certains , & averés qui leur servent de degrés pour monter au sanctuaire de la Nature. Il ne goûta pas davantage , par la même raison , la pro-

position que lui fit M. l'Abbé Bignon de le faire associer à l'Académie des Inscriptions. Il ne lui restoit que l'Académie Françoisse, dont les occupations lui parurent moins incompatibles avec les siennes ; mais le peu de rapport qu'il trouva entre l'objet de cette Compagnie , & celui qu'un Médecin doit se proposer , lui fit bientôt perdre de vûe ce projet. Il seroit donc mort sans participer aux honneurs littéraires qu'il méritoit à tant de titres , si l'Académie des Belles-Lettres , Sciences , & Arts , établie à Bordeaux , ne l'eut adopté en qualité de Médecin associé. Et il en étoit tems : car sa mort suivit de près la délibération de cette Compagnie qui est du 14 Janvier 1742. Il étoit dans sa soixante & unième année.

L'étendue de ses connoissances recevoit un nouveau mérite d'une éloquence naturelle qui lui faisoit

toujours trouver les termes les plus propres, & les tours les plus heureux, pour rendre les pensées; avantage également propre à se rendre aimable aux personnes en santé, & à consoler les Malades, en ranimant leur courage, & faisant renaitre l'espérance dans les cœurs abbatus. Ses occupations ne l'empêchoient point, du moins dans les derniers tems, où il s'étoit borné à un certain nombre de malades, de chercher les occasions de remplir tous les jours des devoirs que l'Eglise a restrains aux Fêtes, & aux Dimanches, & lui fournissoient les moiens de répandre dans le sein des pauvres des charités d'autant plus estimables, qu'ils n'en ont connu la source que quand elle a cessé de couler pour eux.

M. Silva a laissé une fortune avantageuse à deux enfans qui lui sont restés d'un plus grand nom-

DE M. SILVA. 31

bre ; M. Adrien-Clément Silva ,  
Conseiller au Grand Conseil , &  
Dame Silva , mariée  
à M. Renard de Rouffiac , Re-  
ceveur Général des Finances.

---

L'Approbation & le Privilege se trouvent à  
la fin des *Dissertations & Consultations Médi-  
cinales* , &c. chez D U R A N D , Libraire ,  
ruë S. Jacques.